

GROZNY :

les leçons d'un échec

Alors que sont réalisées des études sur l'entraînement des forces en zone urbaine, un rappel sur l'expérience russe en Tchétchénie peut apporter des éléments de réflexion supplémentaires. Cet article propose une synthèse des enseignements retenus lors des deux principales batailles de Grozny où les modes d'action russes, hérités du Pacte de Varsovie, ont montré leur inadaptation face à une armée déterminée et mettant en œuvre des procédés propres à la guérilla urbaine.

PAR LE CAPITAINE (TA) RONAN HAICAULT DE LA REGONTAIS, CDES/CEREX

La bataille de Grozny en 1995 ou l'échec à la puissance russe ?

Dès le début du conflit, les Russes ont cherché à s'emparer en force de la ville, sans en assurer le bouclage total, en engageant, avec peu d'infanterie d'accompagnement, des colonnes de blindés qui se retrouvaient bloquées sous les tirs antichars adverses. Alignant initialement près de 50 000 combattants, les Russes formèrent des unités de marche hétéroclites amalgamant des troupes des ministères de l'Intérieur et de la Défense. Face à eux les Tchétchènes, de 7 à 15 000 combattants, constituèrent des unités très mobiles, pratiquant une tactique fluide et décentralisée. Ces

unités étaient divisées en compagnies de 75 hommes, elles-mêmes divisées en sections de 24 combattants, subdivisées en unités décentralisées de trois groupes de huit hommes. Ces groupes, unités de base tchétchènes, comprennent généralement 3 grenadiers voltigeurs armés de fusils d'assaut Kalachnikov, 2 tireurs antichar armés de RPG, 2 tireurs FM, et un tireur d'élite équipé d'un fusil Dragunov. Ces éléments très mobiles étaient appuyés par des unités dotées de canons sans recul SPG-9, de mortiers de 82 mm, de mitrailleuses lourdes de 14,5 mm, ainsi que de quelques armes antiaériennes de type missile SA-7.

Face au mode d'action russe, les Tchétchènes opposaient des embus-

cadés, piègeaient le terrain, battaient en retraite pour réapparaître ailleurs utilisant ainsi un mode opératoire imprévisible et non linéaire. Les Russes ont constaté que les limites entre les unités étaient toujours des points faibles sur le plan tactique et qu'il ne fallait pas seulement se préoccuper des limites horizontales. Dans certains cas, alors que les Russes occupaient le rez-de-chaussée et le premier étage d'un immeuble, les Tchétchènes prenaient et tenaient les étages supérieurs et parfois les toits. Cherchant aussi à se protéger de la puissance des feux indirects et aériens adverses, les Tchétchènes collaient au plus près les lignes russes à une distance de 50 à 250 mètres.

retour d'expérience

S'ajoutant à la confusion provoquée par le port du même uniforme (celui de l'armée soviétique) chez les belligérants, cette tactique de "l'étreinte" obligea les Russes à cesser les tirs aériens et de l'artillerie devenus fratricides.

La guerre devenait ainsi l'affaire des chefs de section et de groupe, niveaux de commandement qui étaient en fait les niveaux les plus déficients chez les Russes. De plus, l'imbrication des populations civiles, souvent restées sur place, et des combattants, a fréquemment empêché les tirs russes au début des combats. Enfin, la conduite des opérations a également été perturbée par l'incapacité de l'armée russe à contrôler les mouvements, manipulés ou spontanés, de ces populations.

Maîtrisant parfaitement le terrain et disposant d'informations collec-

tées auprès de la population, l'état-major tchéchène considéra les destructions des blindés comme prioritaires car elles contribuaient à la chute de moral des troupes russes. Ainsi les groupes de combat tchéchènes dénommés "cellule de tueurs de chars" conduisaient des embuscades redoutables. Face aux troupes blindées russes, le tireur d'élite abattait le chef de char, les mitrailleurs stoppaient la faible infanterie d'accompagnement pendant que l'équipe anti-char s'attaquait au blindé. Des groupes de tireurs de RPG détruisaient les véhicules de tête et de queue puis s'attaquaient aux autres un par un. Les Tchétchènes choisissaient des positions de tir assez hautes ou assez basses pour se soustraire aux tirs des chars et des BMP russes en s'embusquant au sous-sol, au rez-de-

chaussée et sur les toits. Lorsque ces tirs de roquettes RPG provenaient de différentes hauteurs et de différentes directions, les chefs de bord des véhicules étaient gênés pour riposter. D'autre part l'infanterie russe formée de conscrits refusait souvent de débarquer et mourait dans les BMP sans même tirer un coup de feu. C'est comme cela qu'en 1995, au cours des trois premiers jours de combat, les forces russes perdirent 20 chars sur 26, 102 BMP sur 120 et six ZSU-23.

Le RPG était donc l'arme de choix des Tchétchènes qui l'employaient de façon surprenante, comme mortier pour tirer à la verticale par-dessus les bâtiments peu élevés, comme arme de secteur contre l'infanterie qui avançait, comme arme antichars ou encore comme arme antiaérienne.

En outre, les Russes affrontaient non seulement à des tireurs d'élite bien entraînés et bien équipés, mais également d'excellents soldats tchéchènes armés de fusils militaires réglementaires nécessitant un tir nourri et puissant pour les neutraliser. Il faut noter que de part et d'autre les combattants ne portaient pas toujours des équipements de protection, jugés trop encombrants pour des actions rapides. Dans tous ces combats, les balles traçantes furent écartées parce qu'elles pouvaient révéler la position de tir.

Enfin la progression était rendue difficile en raison de l'ingéniosité et du "raffinement" des Tchétchènes dans l'utilisation des pièges et des mines, manifestant une excellente anticipation des actions et des réactions du soldat russe. Il était difficile



AFP

pour les Russes d'arriver à sensibiliser leurs troupes à tous les pièges et à toutes les mines de l'adversaire.

Les évolutions tactiques russes constatées en 2000

Les Russes encerclèrent cette fois complètement la ville et ne laissèrent aucune voie de sortie sans surveillance, empêchant ainsi les Tchétchènes de s'approvisionner ou de se reposer hors de la ville, alors que les troupes russes au contact étaient régulièrement relevées et entraînées dans le cadre d'une préparation spécifique à l'engagement urbain. Les organisations lourdes (divisions-brigades-bataillons) étaient remplacées par des "groupements opérationnels", à dominante infanterie, souples et plus adaptés à ce type de combat. Ainsi les troupes n'étaient plus engagées en unités de marche hétéroclites, mais par unités homogènes au sein de sous-groupements d'assaut interarmes comprenant 3 sections de fusiliers motorisés-infanterie appuyées par 1 peloton de chars, 1 section de lance-flammes à 9 lanceurs, 2 canons antiaériens (*Shilka* ou *Tunguska*) utilisés contre les *snipers*, 1 char de déminage, un groupe du génie, une équipe médicale et un groupe technique. Les unités étaient cette fois employées dans leur

rôle prévu, à l'image des troupes du ministère de l'intérieur qui sécurisaient les zones en arrière du front ou les Spetsnaz qui pénétraient les lignes ennemies. Les appelés n'étaient plus envoyés en première ligne hormis ceux qui ont signé un contrat d'engagement au-delà de leur service (*Kontrakniki*). En outre, il y avait beaucoup moins d'assauts frontaux. Au lieu de cela, les forces de reconnaissance russes repéraient les foyers de résistance, puis l'artillerie et la force aérienne engageaient sur demande les objectifs localisés. Enfin la saisie des objectifs s'effectuait par l'infanterie débarquée. La conquête de Grozny s'est faite ainsi de manière plus méthodique en divisant la zone urbaine secteur par secteur. Cette opération a duré pratiquement trois semaines et certains quartiers changèrent plusieurs fois de mains. Mais le fait de privilégier le combat à distance, même si cela entraîna de profondes destructions dans la ville, a mis en échec l'objectif des indépendantistes qui était d'enliser les troupes russes dans une bataille identique à celle de 1995.

Les forces armées du ministère de la Défense sont méfiées à juste titre des RPG-7 et gardèrent, sauf en de rares occasions, les véhicules blindés hors de la ville. Les chars et l'artillerie occupaient des positions à flanc de collines dominant et entourant Grozny et tiraient sur la

ville. Un seul raid blindé fut mené pour la conquête d'une position importante de la ville mais il se solda par un échec sanglant (une centaine de morts, sept chars et huit transport de troupes détruits). Par la suite, les différents blindés furent utilisés comme moyens d'appui feu en soutien des fantassins en progression. Dans leur dispositif, les blindés intégraient systématiquement des canons antiaériens ZSU-23-4 et 256, ainsi que des véhicules de transports équipés de pièces antiaériennes de 23 mm, capables de tirer en site négatif direct ou d'anéantir les unités antichars tchétchènes cachées dans les étages des bâtiments.

Les Russes ont accepté de payer le prix de sang pour la conquête de Grozny et nous rappellent que même si la technologie et un art militaire maîtrisé contribuent à la victoire, ils ne sont pas suffisants.

Le combat dépend en dernier ressort de la volonté de vaincre des soldats, de leur capacité à surmonter le stress, le chaos et les conditions extrêmes de telles opérations. Les armes modernes permettent de détruire les infrastructures logistiques et militaires de l'ennemi en évitant des pertes amies trop lourdes, mais quelle est leur utilité, lorsque, comme en Tchétchénie, l'ennemi n'a pas d'infrastructures dont la destruction pourrait l'amener

à la table des négociations ? Le combat devient alors un combat de fantassins contre d'autres fantassins. C'est ici que le soldat professionnel et l'entraînement individuel se révèlent primordiaux, c'est ici que l'armée russe a révélé ses principaux points faibles.